

A high-altitude mountain landscape with a caravan of camels and people in the distance. The mountains are rugged and rocky, with some snow patches. The sky is clear and blue. A small caravan of camels and people is visible in the valley below. A green square is in the top left corner.

# **Galsan TSCHINAG**

## **LA CARAVANE**



*Picquier poche*

Extrait de la publication

**Galsan TSCHINAG**

***LA CARAVANE***

Traduit de l'allemand  
par Dominique Petit et Françoise Toraille



*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Dojnaa*  
*Belek, une chasse dans le Haut-Altai*  
*La fin du chant*

Titre original : *Die Karawane*

© A1 Verlag GmbH, München, 1997

© L'Esprit des péninsules, 2006, pour la traduction française

© 2011, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Roland-Sabrina MICHAUD/RAPHO

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-00328-3

ISSN : 1251-6007

## SOMMAIRE

<i>Prologue</i> .....	7
L'Histoire commence avec retard .....	9
La pré-Histoire .....	17
Le quotidien écrit une page d'Histoire .....	31
Additif à la pré-Histoire .....	35
L'Histoire s'écoule .....	45
Les débuts de l'Histoire contraire .....	53
Histoire, écoule-toi et enfle .....	57
L'Histoire s'infiltré dans le sable et le froid .....	71
Histoire d'un millionnaire en tougriks .....	81
Histoire d'un pauvre diable .....	89
 Journal de bord .....	 103
 <i>Epilogue</i> .....	 187
<i>Glossaire</i> .....	191
Les Touvas .....	195



## PROLOGUE

Je veux écrire une page d'Histoire.

Au début, presque tous les gens me croient fou ; à la fin, quelques-uns seulement. Je sais ce que je fais et les rumeurs ne sauraient me détourner du chemin qui s'étend devant moi, comme tracé par le destin. Le matin du jour où j'ai quitté mon coin de terre, mes parents m'ont dit quel était mon devoir dans la vie. « Gakaj est notre enfant », avait déclaré mon père en considérant celui de mes frères qui était de trois ans mon aîné et mâchonnait paisiblement, assis près de moi. « Aussi s'occupera-t-il de nous. Mais toi – et il me regarda droit dans les yeux – nous te laissons partir pour que tu progresses, enrichisses tes connaissances et te charges d'un fardeau plus lourd que celui de tes frères et sœurs. Car tu es l'enfant du peuple, l'Altaï est ta yourte et notre tribu ton père et ta mère à la fois. » « Depuis des générations, du moins aussi loin que remonte notre courte mémoire, tes ancêtres ont été le soutien du peuple des cinq fleuves. » Ainsi parla ma mère, assise à la gauche de mon père, une fesse plus près que lui du foyer. « Et le

peuple a toujours considéré qu'il revient à notre famille de se tourner vers l'avenir et d'annoncer les décisions. » Je n'avais rien à répliquer. Dans notre langue, les mots ont besoin de silence pour faire leur chemin. L'heure venue, voici qu'ils s'adressaient à moi qui avais dix-huit ans.

## L'HISTOIRE COMMENCE AVEC RETARD

Le premier jour de ce printemps mongol d'un froid encore hivernal, un camion quitte la capitale en direction du sud. C'est un jeune garçon qui conduit le 4 tonnes flambant neuf ; son cou mince et ses oreilles décollées lui donnent l'air d'un enfant ; pourtant, comme le destin a voulu qu'il soit l'aîné de quatre frères et sœurs, il lui a fallu dire adieu très tôt à l'enfance.

Son père est assis à côté de lui. Le matin même, il lui a dit qu'ils n'étaient plus un père et son fils, mais un chef de tribu et son chauffeur, et ce jusqu'à leur retour chez eux. Lui, le chef, est mal assis, ses jambes tendues reposent sur deux sacs pleins à craquer qui ont transformé en soute à bagages la spacieuse cabine avec sa belle banquette revêtue de cuir.

Dans l'espace réservé aux marchandises, neuf jeunes gens sont recroquevillés sous une bâche. Armés de fusils de chasse, ils ont bel et bien quelque chose à défendre : les deux sacs



dans la cabine, chacun aussi lourd qu'un mouton adulte, sont remplis d'argent liquide.

Ils se dirigent vers le désert de Gobi où ils veulent acheter des chameaux qu'ils conduiront au moins trente-trois *örtööns* plus au nord, distance qu'ils doivent avoir parcourue au plus tard d'ici le milieu du printemps.

Le chef lit l'excitation du chauffeur sur son visage. Lui-même est nerveux, mais pour une autre raison. En effet, il était initialement prévu de partir à huit heures, décision prise il y a un mois, or ils ont déjà quatre heures de retard parce qu'il leur a fallu attendre un document que le chef avait rédigé, mais qui devait être retranscrit sur un papier officiel à en-tête dûment revêtu du tampon lui conférant enfin toute sa validité.

Ce document, censé éviter d'éventuelles difficultés ultérieures en chemin, était le résultat d'une longue et difficile tractation entre deux hommes.

Tous les deux étaient chefs. L'un d'un Etat, l'autre d'une tribu. Chacun avait donc un rôle à jouer. L'objet de leur discussion était un traité remontant à des temps reculés ; n'ayant pas été abrogé, il devait logiquement s'appliquer. Or il imposait des devoirs au premier et accordait au second des droits. Aussi n'avait-on aucun mal à comprendre pourquoi les deux hommes se trouvaient en conflit.

Le rôle du chef de tribu étant moins important, ce dernier avait aussi moins à perdre. Dès le début, il se montra plus virulent que le chef

d'Etat qui finit par se voir contraint de le calmer en lui donnant raison et en disant qu'il fallait somme toute faire un geste envers ces gens qui avaient consenti autrefois des sacrifices pour le bien de tous.

Cela ne fit qu'augmenter la combativité de l'autre. Il fallait appeler les choses par leur nom, dit-il, car l'engagement n'allait pas venir de n'importe qui, mais de l'Etat, et la mission qui incombait à celui-ci n'était pas non plus quelconque : il s'agissait de ramener chacun sur les lieux où il avait vécu auparavant. Et ceci aux frais de l'Etat, comme à l'époque où l'on avait éparpillé, tel un corps dépiauté, un peuple qui avait vécu uni durant des millénaires au même endroit.

« Je comprends », rétorqua d'un ton apaisant celui qui jouait le rôle du puissant, puis il ajouta après une pause : « Mais que puis-je faire, si le gouvernement n'a pas d'argent ? » Sa voix trahissait sa lassitude.

L'autre devait s'attendre à ce genre d'argument, car il hocha la tête avec compréhension et dit doucement, d'un ton dégagé : « Dans ce cas, c'est moi qui réunirai les moyens nécessaires. » Il vit aussitôt qu'il avait été entendu. Il avait d'ailleurs su qu'il le serait, comme il en allait depuis peu, dès qu'il était question d'argent avec ceux qui n'en avaient pas.

L'instant d'avant, les yeux du chef d'Etat semblaient presque éteints sous les lourdes paupières presque carrées ; à présent tout ronds, ils brillaient d'un éclat quasi juvénile à l'abri des

sourcils épais et broussilleux. L'homme demanda d'un ton prudent : « Tu vas pouvoir réunir l'argent ? »

Visiblement fier, le chef de tribu répondit par l'affirmative, mais ajouta avec impatience : « Vous allez me demander pourquoi je veux me charger de ce fardeau qui devrait en fait incomber au gouvernement. Ce n'est pas parce que je suis fou, contrairement à ce que beaucoup affirment, ni par pur patriotisme, comme certains pourraient le prétendre ! Non, je vais vous dire la véritable raison, elle est toute simple : le peuple dont je suis issu est en train de s'éteindre sous mes yeux, et aucun gouvernement ne s'en soucie. Moi, je veux saisir par la bride l'Histoire qui pense s'écouler sans nous et nous laisser pour morts, telles des épaves anonymes ! »

Celui qui jouait le rôle le plus important dit doctement : « La politique n'a pas nécessairement besoin de beaux discours, il lui faut avant tout un langage clair. »

L'autre ne se fit pas prier : « Je vais rassembler mon peuple dispersé pour le ramener dans sa patrie d'origine en prenant la tête d'une caravane sans précédent dans l'Histoire !

— Une caravane, dis-tu ? Tu auras donc besoin de chameaux ?

— J'ai besoin de votre bienveillance ! »

Ensuite vint le thé et il n'y eut plus entre eux de différence de rôles.

Tout cela s'était passé six mois auparavant. Peu de temps après, le texte sur lequel ils s'étaient mis d'accord ce jour-là parvint dans l'antichambre

du chef d'Etat qui, déjà au courant de son contenu, se contenta de donner l'ordre de le retranscrire intégralement sur le papier voulu, d'y apposer le tampon officiel, et de le retourner à son auteur.

Mais une fois de plus, les voies de la bureaucratie s'avèrent longues, plus longues en tout cas que la patience et le temps du commun des mortels. Celui qui avait besoin du document eut beau multiplier les tentatives pour influencer le cours des choses, prières et pressions n'y firent rien. Pour comble de malchance, l'homme impliqué dans l'affaire était parti en voyage et le chef de tribu se retrouva désarçonné face à un appareil qui avait déjà réussi à détruire un ordre existant et s'appêtait à anéantir le suivant.

La veille du jour fixé pour le départ s'écoula, les chameliers étaient prêts. Mais le document n'était toujours pas arrivé. Dans son désespoir, le chef eut alors recours en pleine nuit à l'arme ultime, et déclara la guerre, la guerre téléphonique à l'homme qui représentait le levier essentiel de cette bureaucratie pourrie.

A l'autre bout du fil, un homme essoufflé lui répondit, et il ne tarda pas à s'avérer irascible. Ce n'était pas sans importance pour l'agresseur qui pouvait ainsi espérer la victoire ; et il finit d'ailleurs par l'emporter. Au quatrième appel en l'espace d'une heure, le guerrier constata que sa victime perdait tous ses moyens, allant jusqu'à le prier au nom du Ciel de prendre patience jusqu'au lendemain. Il lui promit qu'à dix heures précises, le maudit papier serait entre ses mains.

L'autre le laissa donc en paix tout en se demandant néanmoins s'il pouvait vraiment faire confiance à un bureaucrate aussi endurci. C'est à coup sûr ce doute qui, à minuit passé, le poussa à écrire à l'autre chef une lettre résumant tous les griefs adressés oralement au fonctionnaire : le chef de tribu accusait l'appareil d'Etat de totale incompétence et, par suite, déclarait solennellement qu'il refusait désormais de respecter les lois de cet Etat depuis longtemps frappé d'incapacité et dès l'origine coupable de malhonnêteté. En conséquence, il se permettrait de recourir à tout moyen nécessaire pour atteindre le but qui était le sens de sa vie.

Tout en écrivant, il se voyait pareil à un descendant de ces nobles rebelles entrés dans la tradition orale des peuples nomades pour avoir lutté contre les puissants afin de protéger le petit peuple opprimé. Et l'homme qui croyait sentir en cet instant sur ses épaules le poids concret de son rôle de chef éprouvait un sentiment d'une terrible douceur. Considérant l'enveloppe fermée, c'est avec soulagement qu'il estima confirmée cette liberté qu'il venait tout juste de s'octroyer. Acheter, abuser, arnaquer – comme d'autres le font depuis longtemps, se dit-il, un petit sourire enfantin aux lèvres, tandis qu'enfin couché, il regardait droit devant lui dans l'obscurité. Oui, atteindre à n'importe quel prix l'objectif que je me suis fixé, poursuivit-il en pensée. Je veux prendre en main, tel un morceau de glaise, cette histoire qui n'est jamais restée juste, jamais vraie, qui s'est toujours trouvée tronquée et

déformée après coup. Je veux la triturer, lui donner une forme et un nom, dussé-je la gauchir et la rompre.

Il n'envoya pas la lettre. En effet, si l'homme qui avait juré au nom du Ciel ne parvint pas à respecter le délai fixé, il tint tout de même parole avec un retard minime, du moins à ses yeux. Et le chef combatif pardonna tout au bureaucrate et à l'Etat dès qu'il eut entre les mains le fichu document sur le papier voulu, revêtu du tampon nécessaire.

Enfin, il fut de nouveau convaincu d'être né sous une bonne étoile, à l'heure où le soleil se lève, et d'être ainsi prédestiné à voir s'accomplir nombre de ses vœux. Il disposait à présent d'une somme rondelette, il menait des hommes, il était protégé et jouait un rôle qui lui plaisait, celui de chef de la plus ancienne tribu nomade, en train d'écrire une page d'Histoire.

Il se dirigeait maintenant vers son but; chaque kilomètre diminuait le chemin. A travers steppes, déserts et montagnes, il parviendrait au doux seuil de l'Altaï qui, dans l'éclat de ses glaciers, s'élève jusqu'au ciel.

Minute après minute s'effritait le temps, fait de jours, de semaines et de mois, ce temps qui lui aussi prendrait fin. La porte s'ouvrait sur cette aventure que nul n'avait encore osé tenter. La montagne s'était ébranlée, l'Histoire avait commencé.



## LA PRÉ-HISTOIRE

Une fois de plus, Sedip le Jaune était tout rouge. « Je voudrais ajouter la chose suivante ! » hurla-t-il pour la troisième fois, balayant des yeux l'assistance entassée dans la salle. Telle une lame pointue et acérée, son regard transperça les trois hommes attablés devant la foule rassemblée, chacun juché sur une chaise haute.

« Tu as assez parlé, et nous t'avons compris. Tu as l'audace de contester la décision de la Direction du district ! » l'interrompit le président de séance ; assis entre les deux autres, c'était un homme corpulent d'une quarantaine d'années. Lui aussi était tout rouge, mais contrairement à Sedip, il avait un visage rond et bien en chair qui paraissait énorme sous le casque de ses longs cheveux noirs clairsemés, peignés en arrière ; on aurait dit que sa tête sans cou était collée directement à son torse rebondi.

L'homme s'exprimait d'un ton pressé et tracassé ; s'ajoutant à sa stature, cela conférait encore plus de poids à ses propos. La table recouverte d'une nappe rouge foncé était trop



petite pour eux trois, et comme aucun ne voulait s'asseoir à l'écart, ils étaient obligés de se serrer.

« Ecoute-moi, Batyj. Tu es gros et gras, mais tu n'as guère plus de cervelle qu'un moineau et de cœur qu'un lièvre ! » Farouche, l'orateur accompagnait son discours de grands gestes, comme pour frapper son adversaire. « Je ne suis pas homme à me laisser dicter ce que j'ai à dire ou non par quelqu'un comme toi, et encore moins à me laisser réduire au silence. Non, camarade, toi qui es encore *darga*. Tu n'as pas oublié, j'espère, que j'ai voué ma jeunesse à la cause révolutionnaire et que j'ai été l'un des cinq premiers communistes sur le sol touva, moi Sedip qui portais sur mon cœur la carte du Parti d'un rouge flamboyant ! »

De nouveau l'homme bien en chair, au visage lunaire et rubicond, l'interrompt, rétorquant avec ironie : « La carte du Parti qu'on t'a ensuite retirée ! Un bon conseil : évite d'évoquer le passé, sinon tu risques d'avoir à déballer encore une fois tes turpitudes, car personne ici n'a oublié ce qui s'est passé et ne gobera une histoire enjolivée par tes soins, espèce de pseudo-communiste pitoyable et sot, grenade dégoupillée du grand soir ! C'est vrai, oui ou non ? Je te pose la question devant le peuple, Sedip le Jaune, fils de Schyrsch ! »

Les rires fusent. Les gens assis depuis des heures sur le plancher, serrés les uns contre les autres, commencent à s'agiter, et un murmure général s'élève. La tête de l'orateur, osseuse et rasée de près, est écarlate.

C'est alors qu'au milieu de la foule impatiente se dresse Gasybaj, le jeune frère de Sedip : « Encore une insulte, fils de Baashaj la Noire, et je te fends le crâne ! C'est clair ? Si je nomme ta mère défunte, c'est parce que tu as toi-même cité notre père mort ! Vois-tu, nous, nous avons un père dont nous portons le nom. Mais toi lèche-cul, fils des halliers, qui as-tu pour père ? »

L'homme replet ne peut s'empêcher de bondir sur ses pieds et de taper du poing sur la table. Puis il se met à hurler : « Silence, silence ! » Aussitôt, tout le monde se tait. Chacun enfonce de nouveau la tête dans les épaules et baisse les yeux. Seuls les deux fils de Schyrysch restent debout, droits comme les derniers mélèzes dans un désert de souches.

« Camarade Gasybaj, vous avez parlé d'insulte », poursuit d'un ton un peu plus calme le président de séance, satisfait de voir l'ordre aussi vite rétabli, « une insulte qui n'aurait pas dû être proférée, j'en conviens, mais je vous le demande, qui a insulté qui ? » Après une courte pause parfaitement calculée, il continue avec véhémence : « Camarade Gasybaj, ce n'est pas seulement moi que vous avez injurié, mais en ma personne, le pouvoir lui-même, car les paroles que vous venez de laisser échapper tombent sous le coup d'un paragraphe du code pénal de la République populaire mongole ! En êtes-vous conscient ? »

— C'est possible, acquiesce Gasybaj, visiblement intimidé, mais si nous en sommes venus à cet échange désagréable, c'est parce que vous-

même, camarade *darga*, vouliez dénier au peuple la liberté d'expression qui est la sienne, conformément à la loi révolutionnaire, n'est-ce pas ? » En disant ces mots, il se tourne vers l'assistance qui l'entoure, front large et lourd opposé aux trois hommes barricadés derrière la table.

« C'est vrai ! » répond en chœur la foule accroupie d'où fusent à présent des voix distinctes :

« Pourquoi ne nous écoute-t-on pas ? Nous sommes le peuple, non ? C'est nous qui avons fait la révolution... maintenant, l'Etat nous appartient ! »

Déstabilisé, le camarade président de séance intervient d'un ton conciliant : « En tant que loyal membre du Parti, j'ai une attitude critique envers mes propres actes, et je promets devant le peuple ici assemblé que ce genre de choses ne se reproduira pas ! »

Puis il reprend aussitôt l'offensive, se campe fermement sur ses pieds, et affirme d'une voix plus dure : « Cela ne signifie pas, bien entendu, que je vais rester sans rien dire ni faire si quelqu'un se permet des paroles mettant en doute les principes du socialisme. Dans le cadre de mes fonctions à la tête d'un canton et d'une association agricole, je me considère comme pleinement et entièrement responsable de tout ce qui se passe ici, et en tant que tête pensante et main agissante du Parti et de l'Etat, je réprimerai sans pitié toute tentative d'insinuations frauduleuses et erronées au sujet de la politique léniniste des nationalités. »

A ces mots, il laisse courir un bref instant son regard sur les têtes baissées des présents, et semble satisfait. Il s'assied et Gasybaj suit son exemple. Mais Sedip le Jaune reste debout.

« Plus de deux mille personnes vivent ici, dans le canton de Zengelchairchan, et on n'a demandé à aucune d'entre elles son avis, non, pas même à vous, camarade chef du canton, qui venez de vous déclarer responsable de tout ce qui se passe chez nous ! reprend l'orateur qui semble s'être ressaisi. Comment se fait-il qu'on ait vu surgir un beau matin, telles des nuées de sauterelles, des hordes de Kazakhs à pied ou à cheval ? » Il tente de poursuivre calmement, mais le président de séance l'interrompt sans ménagement : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Kazakhs et de sauterelles, camarade ? Prenez garde ! »

Sedip sursaute, hésite ; de ses yeux verts profondément enfoncés dans leurs orbites jaillissent deux faisceaux lumineux qui frappent les trois personnes en face de lui. Les deux ombres qui encadrent l'homme bien en chair semblent depuis longtemps pétrifiées. Or voilà qu'elles se mettent pour la première fois à bouger, et Sedip se lance : « Je parle de Kazakhs parce que c'est d'eux qu'il s'agit, et pas de Touvas ni de Chinois, voire d'impérialistes américains ou de militaristes japonais ! Et je parle de sauterelles parce que tout le monde ici ne connaît que trop ce noir fléau : au milieu de l'été verdoyant, des essaims d'insectes volants s'abattent sans répit sur le pays et le ravagent en quelques jours. Eh



**R**assembler son peuple dispersé, les Touvas de Mongolie, et les ramener au berceau de leurs origines, telle est la promesse que s'était faite l'écrivain et chaman Galsan Tschinag. Un jour de printemps 1995, le rêve s'accomplit et s'ébranle la caravane dont ce livre conte l'épopée.

Hommes, femmes, enfants, trois cents chevaux et cent trente chameaux lourdement chargés vont cheminer durant cent cinq jours à travers steppes, déserts et montagnes, dans une nature d'une beauté à couper le souffle, jusqu'à leurs territoires ancestraux de chasse et de pâture, au pied du mont Altaï.

*La porte s'ouvrait sur cette aventure que nul n'avait encore osé tenter. La montagne s'était ébranlée, l'Histoire avait commencé.*

**Traduit de l'allemand  
par Dominique Petit  
et Françoise Toraille**



**Picquier poche**

Extrait de la publication

7,10 €

harmonia mundi  
— diffusion livres —

www.editions-picquier.fr



9 782809 703283

PICQUIER & PROTIERE